

JOËL CASTONGUAY-BÉLANGER

Les écarts de l'imagination

Pratiques et représentations
de la science dans le roman
au tournant des Lumières
(1775-1810)

Les Presses de l'Université de Montréal

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Castonguay-Bélanger, Joël, 1977-

Les écarts de l'imagination : pratiques et représentations de la science dans
le roman au tournant des Lumières, 1775-1810

(Socius)

Comprend des réf. bibliogr. et un index.

ISBN 978-2-7606-2117-6

1. Sciences dans la littérature.
 2. Roman - 18^e siècle - Histoire et critique.
 3. Scientifiques dans la littérature.
- I. Titre. II. Collection : Socius (Montréal, Québec).

PN3352.S34C37 2008 809.3'936 C2008-941883-2

Dépôt légal : 4^e trimestre 2008
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
© Les Presses de l'Université de Montréal, 2008

Les Presses de l'Université de Montréal reconnaissent l'aide financière du
gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au dévelop-
pement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le
Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération canadienne
des sciences humaines, de concert avec le Programme d'aide à l'édition
savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences
humaines du Canada.

IMPRIMÉ AU CANADA EN OCTOBRE 2008

Remerciements

Ce livre est tiré d'une thèse de doctorat déposée à l'Université de Montréal et à l'Université Paris IV-Sorbonne. Les recherches qui ont mené à sa soutenance, en décembre 2007, ont bénéficié de l'appui financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, du Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture, du Programme de soutien aux cotutelles de thèse du ministère des Relations internationales du Québec ainsi que du Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal.

Son aboutissement est redevable au soutien précieux des nombreuses personnes qui ont accompagné de près ou de loin sa rédaction. Ma gratitude va d'abord à Michel Delon et à Benoît Melançon, qui furent des codirecteurs de thèse et des lecteurs aussi exigeants que généreux. La justesse et la rigueur de leurs remarques n'ont pas manqué de guider une entreprise que la matière rendait pourtant susceptible de bien des écarts.

Un grand merci également aux collègues et aux amis fidèles des deux côtés de l'Atlantique : Julie Allard, Julien Bilodeau, Geneviève Boucher, Renée-Claude Breitenstein, Geneviève Déraspe, Sébastien Drouin, Frédéric Dufays, Geneviève Lafrance, Laurent Loty, Anne-Rozenn Morel, Olivier Parenteau, Roxanne Roy, Mélanie Tardif, Jean-Christophe Tremblay, Laurent Turcot et Nathalie Vuillemin. Ces pages sont profondément empreintes des idées et du plaisir nés de nos échanges et de nos discussions.

Des états préliminaires de certains chapitres de ce livre ont été présentés dans la revue *Eighteenth-Century Fiction*, ainsi que dans les ouvrages collectifs *Doute et imagination. Construction du savoir de la Renaissance aux Lumières* (Paris, Honoré Champion) et *La construction de l'idée d'ordre naturel au XVIII^e siècle* (Genève, Georg).



Introduction

En janvier 1793, au sortir d'une année marquée par la déclaration de guerre à l'Autriche, la chute des Tuileries et l'abolition de la royauté par la Convention, Louis XVI est conduit sur la place de la Révolution pour y être guillotiné. Au même moment, dans le discours préliminaire de son *Journal de physique*, Jean-Claude de La Métherie ne peut cacher son enthousiasme devant la somme et l'importance des avancées que vient de connaître la science en ses différents domaines: « Quoique l'Europe entière ait été agitée de mouvements politiques de la plus haute importance, auxquels les savants ont pris et dû prendre part comme citoyens, néanmoins cette année n'est pas une des moins riches pour les sciences: l'esprit humain marche d'un pas hardi et rapide dans la carrière qu'il s'est ouverte¹. » À en croire La Métherie, qui ne sait pas encore qu'il sera bientôt contraint à l'exil et qu'il verra la publication de son journal interrompue pendant quelques années, le progrès scientifique, en dépit des événements politiques qui déchirent l'Europe et mettent la France à feu et à sang, suit inexorablement son cours.

S'il paraît difficile pour l'histoire de la littérature d'aborder le tournant du XVIII^e au XIX^e siècle sans tenir compte des bouleversements majeurs engendrés par la Révolution française, il

1. Jean-Claude de La Métherie, « Discours préliminaire », *Journal de Physique ou Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, t. XLII, janvier 1793, p. 3.

est surprenant de constater qu'elle s'est jusqu'ici peu aventurée à considérer l'impact sur l'imaginaire de cette autre révolution opérée presque simultanément par la science et les savants de l'époque. En cette période caractérisée par de profondes transformations institutionnelles et sociales des pratiques savantes, il est pourtant légitime d'interroger l'attitude de ceux qui, aux premières loges, contribuèrent, aux côtés des chroniqueurs, des rédacteurs de gazette et des historiens, à donner une résonance littéraire à cette effervescence : les romanciers.

Ils sont quelques-uns, déjà à cette époque, à reconnaître qu'un discours inspiré par la plus récente avancée technologique ou la dernière théorie à la mode est non seulement admissible dans le cadre d'une fiction, mais qu'il peut également en alimenter l'intrigue ou en diriger la forme. Longtemps avant que Jules Verne ne fasse voyager ses personnages en ballon tout autour de la terre, Louis-Sébastien Mercier imagine des vols aérostatiques permettant de relier Pékin à Paris en sept jours et demi. Certains auteurs, plus ambitieux, se mettent même à rêver à des ascensions jusqu'à la lune. Avant de donner la vie à la créature du docteur Frankenstein, l'électricité inspire à Révéroni Saint-Cyr d'audacieuses théories assimilant ce phénomène au plaisir sexuel et aux facultés reproductives de l'homme. Des romans envisagent des conséquences radicales à la pratique de l'insémination artificielle, d'autres se permettent de rêver à des croisements biologiques inédits. La chimie, l'histoire naturelle et le magnétisme se mélangent pour former des savoirs originaux que défendent des personnages tantôt fous, tantôt graves, tantôt énigmatiques, quand ils ne sont pas mis de l'avant par le romancier lui-même.

Ce livre n'est pas une nouvelle histoire du rôle de la littérature dans la diffusion des connaissances, pas plus qu'il n'entend dresser l'inventaire des découvertes scientifiques survenues à la fin des Lumières. Son objet réside dans la rencontre entre un genre littéraire en plein essor, le roman, et un ensemble de représentations imaginaires déterminées (ou non) par les savoirs et les pratiques scientifiques de l'époque. Y sont abordés des hypothèses et des thèmes scientifiques, mais également

l'usage que les auteurs du temps, héritiers d'une tradition où la transmission des savoirs ne pouvait se concevoir en dehors de considérations esthétiques, ont fait de ce genre pour se mêler à la vie savante, soit en participant à ses débats, soit en tentant de suivre une autre voie que celle des institutions officielles. Instrument de vulgarisation, espace de légitimation, laboratoire de l'imaginaire, le roman du tournant des Lumières entretient avec la science des rapports divers, complexes et parfois contradictoires qui nous empêchent d'y voir simplement une forme précoce de science-fiction. Comprendre ces rapports nécessitait d'éclairer à la fois la pratique des écrivains, mais également celle des savants, au moment où leur alliance, encouragée et valorisée par la République des Lettres des Lumières, était appelée à disparaître au profit d'une autonomisation de plus en plus grande de leur espace spécifique.

Les sciences en révolution

La période que l'histoire de la littérature désigne depuis une trentaine d'années par la formule « tournant des Lumières² » correspond à un moment fondateur dans l'histoire des pratiques et des institutions scientifiques françaises. Marquée par un ensemble de transformations esthétiques, intellectuelles et sociales profondes, cette période se caractérise de plus par des changements qui ont durablement affecté le statut et la place de la science dans le discours social.

Alors que l'autonomisation du discours scientifique et son progressif retrait du champ d'action de la République des Lettres pouvaient donner l'impression d'un élargissement du

2. L'une des premières invitations à considérer les années 1780-1820 comme une période traversée par un élan suffisamment singulier pour être traité de manière autonome a été formulée par Roland Mortier dans le numéro spécial de la revue *Dix-huitième siècle* intitulé *Au tournant des Lumières* (« La transition du 18^e au 19^e siècle », *Dix-huitième siècle*, n° 14, 1982, p. 7-12). Sur cette question, voir également Michel Delon, « Crise ou tournant des Lumières? », dans Werner Schneiders (éd.), *Aufklärung als Mission : Akzeptanzprobleme und Kommunikationsdefizite / La mission des Lumières : accueil réciproque et difficultés de communication. Actes du Colloque de Luxembourg, 5 au 8 mars 1989*, Marburg, Hizeroth, 1993, p. 83-90.

fossé entre la science en action et le grand public, Robert Darnton a montré, au contraire, que les années 1780 ont été celles où s'est manifesté un enthousiasme général sans précédent pour ce qui touchait de près, mais aussi souvent de loin, au progrès scientifique³. Les premières démonstrations aérostatiques des frères Montgolfier en 1783, le premier vol humain réalisé la même année par Pilâtre de Rozier, de même que l'introduction à Paris de la théorie sur le magnétisme animal du médecin viennois Franz-Anton Mesmer sont autant d'événements qui frappèrent les imaginations et contribuèrent à la diffusion de ce que Darnton a appelé la « science populaire ». Le dépouillement des périodiques montre que le progrès scientifique fut discuté, célébré et fantasmé comme jamais tout au long de la décennie prérévolutionnaire. Selon certains, cette fascination aurait même eu pour effet d'éclipser l'immémorial attrait des Français pour les belles-lettres. Un extrait de *L'Année littéraire* de 1784 est ainsi symptomatique d'une nostalgie réactive au goût du jour : « On n'a plus pour la littérature qu'une froide estime qui approche de l'indifférence ; tandis que les sciences qui par leur nature ne peuvent causer qu'une satisfaction douce et paisible, excitent un enthousiasme universel. La physique, la chimie, l'histoire naturelle sont devenues des passions⁴. »

Phénomène plus marquant encore de ce tournant des Lumières, ce que l'on désignait auparavant comme le monde savant se cristallise, sous l'impulsion de la Révolution, en une véritable communauté scientifique, dynamique et influente⁵. Entraînée par l'urgence de la situation politique, celle-ci se mobilise afin de trouver de nouveaux moyens pour défendre la République, alors attaquée sur tous les fronts, et consolide

3. Voir Robert Darnton, *La Fin des Lumières. Le mesmérisme et la Révolution*, Paris, Perrin, 1984 [1968].

4. *L'Année littéraire*, t. I, 1784, p. 8.

5. Voir Joseph Fayet, *La Révolution française et la science, 1789-1795*, Paris, Marcel Rivière, 1960 ; Nicole et Jean Dhombres, *Naissance d'un nouveau pouvoir : sciences et savants en France, 1793-1824*, Paris, Payot, 1989 ; Patrice Bret et Marcel Dorigny (éd.), *Sciences et techniques autour de la Révolution française, Annales historiques de la Révolution française*, n° 320, 2000.

sa position auprès du pouvoir. De nouvelles institutions de recherche, d'enseignement et d'évaluation du savoir sont fondées pour remplacer celles qui viennent d'être balayées avec l'Ancien Régime. Par un décret du 10 juin 1793, le Jardin du roi devient le Muséum d'histoire naturelle et consolide sa vocation enseignante par la création de nouvelles chaires de recherches spécialisées. À l'Académie des sciences, dissoute quelques semaines plus tard, succèdent des institutions comme l'École normale, l'École polytechnique et l'Institut national, dont l'organisation en deux grandes classes, elles-mêmes subdivisées en différentes branches, témoigne de la mise en place d'un nouvel ordre scientifique axé sur la spécialisation.

Pour les savants de cette période, le nouvel esprit scientifique implique une rupture avec un idéal d'universalité mis en avant par les philosophes à travers l'*Encyclopédie*. L'entreprise de Diderot et D'Alembert, menée de 1751 à 1772, avait fortifié l'idée que l'ensemble des connaissances humaines formait un tout, que celles-ci étaient liées entre elles et appréhendables dans un continuum. En même temps qu'une compilation de tous les savoirs, l'*Encyclopédie* proposait un tableau de leurs imbrications et de leurs agencements, dont entendait rendre compte l'image de « l'arbre de la connaissance ». Les disciplines spécialisées de la fin du siècle, pourvues de méthodes spécifiques pour appréhender les faits « positifs », ne se donneront pas une portée aussi générale.

Dans une volonté affichée de se démarquer de l'héritage des philosophes des Lumières, l'*Encyclopédie méthodique* du libraire Panckoucke, dont la publication s'étale de 1782 à 1832, substitue à l'arbitraire de l'ordre alphabétique une classification des savoirs par ordre de matières. À la différence de leurs prédécesseurs, les rédacteurs de l'*Encyclopédie méthodique* sont pour la plupart des scientifiques exerçant au sein d'institutions de recherche et d'enseignement reconnues. Médecins, géographes, chimistes, botanistes, juristes : ces savants affichent des titres signalant leur appartenance à une communauté professionnelle bien définie. L'organisation de cette nouvelle encyclopédie reflète un ordre des savoirs qui, non plus universel, se

fonde désormais sur des principes fonctionnels et des visées pragmatiques qui font nettement apparaître les limites de chaque discipline⁶.

L'analogie est trop tentante pour être passée sous silence : au moment où commence le XIX^e siècle, on peut dire que le milieu savant vient lui aussi de connaître sa révolution et que la science positive vient bel et bien de s'emparer du pouvoir⁷. Les transformations structurelles profondes et durables qu'on lui a fait subir, les nouvelles instances de légitimation qui désormais l'encadrent, de même que l'accélération des recherches favorisée par les impératifs militaires ont établi Paris au rang de capitale européenne des sciences. Elle conservera encore ce statut sous la Restauration, alors qu'on verra émerger la première génération de savants formés par la toute nouvelle éducation publique⁸.

Le tournant des Lumières est l'époque où achève de triompher l'idée que la voie du progrès doit être ouverte par la science. Moment de toutes les utopies, de tous les optimismes, ce passage du XVIII^e au XIX^e siècle allait pourtant d'un même élan produire les ferments de ce qui était destiné à devenir sa propre remise en question. Entre progressistes et conservateurs, le débat allait prendre la forme d'un affrontement entre deux dogmes, deux déterminismes, l'un religieux, l'autre scientifique. Chateaubriand, dans son *Génie du christianisme*, en 1802,

6. Voir Jean Ehrard, « De Diderot à Panckoucke : deux pratiques de l'alphabet », dans Annie Becq (éd.), *L'Encyclopédisme : Actes du Colloque de Caen 12-16 janvier 1987*, Paris, Klincksieck, 1991, p. 243-252. Pour d'autres analyses des distinctions fondamentales entre les deux encyclopédies, voir Claude Blanckaert et Michel Porret (éd.), *L'Encyclopédie méthodique (1782-1832). Des Lumières au positivisme*, Genève, Droz, 2006.

7. Ce parallèle, qu'il ne faut toutefois pas confondre avec ce que l'on désigne plus généralement comme la première « révolution scientifique » opérée un siècle plus tôt par Bacon, Descartes et Newton, se retrouve dans le titre de plusieurs ouvrages qui traitent de cette période : Nicole Dhombres, *Les Savants en Révolution. 1789-1799*, Paris, Cité des sciences et de l'industrie, 1989 ; Denis Guedj, *La Révolution des savants*, Paris, Gallimard, 1988.

8. Voir Charles Coulston Gillispie, *Science and Polity in France: The Revolutionary and Napoleonic Years*, Princeton, Princeton University Press, 2004 ; Michel Serres, « Paris 1800 », dans Michel Serres (éd.), *Éléments d'histoire des sciences*, Paris, Bordas, 1989, p. 337-361.

fait partie de ceux qui formuleront la condamnation de l'esprit scientifique issu des Lumières, réputé désormais coupable d'entraîner le dessèchement du cœur, l'impuissance créatrice et la négation du spirituel⁹. La présente enquête, délimitée en amont par la publication du *Philosophe sans prétention* de Louis-Guillaume de La Folie (1775) et, en aval, par celle de la deuxième version du *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki (1810), s'arrête au moment où cette critique, appelée à connaître la postérité que l'on sait sous la plume des écrivains romantiques, prend de plus en plus d'ampleur.

1775-1810 : années charnières, années riches de bouleversements politiques, idéologiques, sociaux et culturels dans l'histoire française. Années qui constituent, pour cette raison même, un champ de recherche légitime pour interroger l'attitude de la littérature au moment où se métamorphosent non seulement l'ordre politique et social, mais aussi, sous l'impulsion des savants, l'ordre du monde.

Un roman scientifique ?

Loin de moi l'idée de vouloir suggérer l'existence d'une catégorie de romans qui aurait jusqu'ici invraisemblablement échappé à la critique. Il serait abusif de prétendre qu'une mode pour un prétendu « roman scientifique » se serait développée parallèlement à celle que connaissaient au même moment des genres comme le roman sentimental, le roman libertin et le roman noir. S'il est vrai que le tournant des Lumières est une période qui voit l'épanouissement du genre romanesque, elle voit également sa dissolution dans une pluralité de formes et de thèmes qui rend problématiques les catégorisations franches. Marginale et discrète, la science apparaît pourtant d'une façon suffisamment régulière pour mériter l'attention. L'originalité et le nombre significatif de fictions qui ménagent alors un espace à la science imposaient qu'on les embrasse d'un même regard, qu'on les confronte et qu'on les compare.

9. Voir Jean Dagen, « Le Génie du christianisme et la science », *Bulletin de la société Chateaubriand*, n° 45, 2002, p. 81-92.

Les textes retenus ici, bien que réunis par des thématiques communes, représentent un ensemble extrêmement varié qu'il serait pour cette raison hasardeux de traiter comme un genre spécifique ou un courant fort. Non seulement ils ne constituent qu'une minorité relativement dispersée au sein de la production contemporaine, mais l'importance accordée à la représentation d'une question scientifique est infiniment variable à l'intérieur de chacun d'eux. Souvent présente de façon allusive, la science occupe dans quelques romans une place privilégiée, allant parfois jusqu'à infléchir leur aspect formel. Ces cas sont intéressants en ce qu'ils problématisent une lecture qui ne reconnaîtrait au discours romanesque qu'une vocation de divertissement futile, dénuée du pragmatisme qu'on accepte par ailleurs de reconnaître aux traités savants et aux ouvrages de vulgarisation.

À ce jour, les travaux les plus stimulants réalisés sur les relations entre science et littérature au XVIII^e siècle ont choisi de s'attacher à un corpus passablement récurrent. Ce siècle est, après tout, celui de l'*Encyclopédie*, de l'introduction en France de la physique de Newton par Voltaire et Mme du Châtelet. C'est le siècle où l'astronomie, l'histoire naturelle et la chimie trouvent leur place dans les conversations mondaines des salons. Depuis les travaux pionniers de Daniel Mornet, et plus encore depuis ceux de Jacques Roger, on connaît toute l'importance des sciences de la nature dans l'histoire intellectuelle et culturelle de la société française¹⁰; on sait la place qu'elles ont occupé dans l'œuvre des philosophes; on n'ignore pas le rôle qu'elles ont eu à jouer dans les tensions entre matérialisme et spiritualisme, pas plus qu'on ne peut minimiser les répercussions esthétiques que ces tensions n'ont pas manqué d'entraîner dans la littérature.

À la différence de ces genres reconnus comme non fictionnels et qui ont jusqu'à maintenant monopolisé l'attention de la

10. Voir Daniel Mornet, *Les Sciences de la nature en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1911; Jacques Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1993 [1963].

critique, le roman est un lieu où les questions du rapport entre vérité scientifique et imagination littéraire se posent d'une façon tout à fait inédite. Par son instabilité formelle et par sa capacité à s'adjoindre différents types de discours, du plus rationnel au plus fantaisiste, le genre autorise le déploiement d'une pensée prospective, utopique ou dystopique, d'une pensée libre de se construire en explorant des hypothèses qui se trouvent, si l'on peut dire, hors du mandat des sciences « exactes ». Sans égard aux contradictions possibles avec le discours académique, il offre à son auteur un espace d'émancipation pour s'ériger en savant et pour produire, emprunter ou réinterpréter les lois naturelles.

Afin de rendre compte de la diversité des rapports nés de la rencontre entre le genre romanesque et l'univers des sciences, il m'a paru pertinent de proposer un parcours en deux étapes. La première partie de ce livre entend montrer le clivage qui, tout au long de l'âge classique, s'installe entre la pratique littéraire et l'activité scientifique. Ce clivage se manifeste d'abord par la volonté du discours rationaliste de se débarrasser de toute accointance suspecte avec l'imagination, reconnaissant son rôle fondamental dans les belles-lettres, mais regardant d'un mauvais œil son recours dans la démarche expérimentale. L'idée qui voudrait que la science, diffusée et vulgarisée par toutes sortes de discours et de pratiques culturelles, soit devenue sous les Lumières un objet appartenant à la collectivité se heurte à l'affirmation de plus en plus autoritaire de ses fondements institutionnels. Cet antagonisme n'a pourtant pas empêché des écrivains de se tourner vers le genre romanesque pour tenter de se mêler à la vie savante, soit en prenant position dans les débats scientifiques contemporains, soit en cherchant dans la littérature une validation qui leur était autrement refusée. L'étude de quelques trajectoires individuelles permet d'éclairer la manière dont certains auteurs, frustrés par ce qu'ils percevaient comme une mainmise injustifiée des institutions officielles sur la vérité scientifique, ont voulu profiter de l'espace de liberté offert par le livre et l'imprimé pour se faire entendre. Par l'entremise de traités, d'articles dans les journaux,

mais également par le biais d'ouvrages de fiction, ils ont voulu dénoncer cette situation et se tourner vers l'opinion publique pour faire valoir des idées en rupture avec l'orthodoxie académique. Ces auteurs ont en commun d'avoir cherché à se défendre des accusations de futilité lancées contre l'écriture romanesque et d'avoir voulu, au contraire, insister sur les vertus de l'invention littéraire dans la défense et l'illustration de matières normalement peu reconnues pour divertir.

Une deuxième partie est consacrée aux romanciers qui se sont appliqués à représenter l'activité scientifique à partir de thèmes ou de motifs qui, aux yeux des contemporains, permettaient de la désigner en tant que telle dans la sphère sociale. Parmi les questions qui ont le plus intrigué les hommes et les femmes du tournant des Lumières, celles soulevées par les sciences de la vie occupent une place centrale. Depuis le mystère de la génération jusqu'aux théories assimilant le plaisir sexuel à la puissance invisible de l'électricité, les mécanismes qui règlent la reproduction des êtres vivants suscitent bien des rêves et bien des fantasmes. On peut en dire autant du premier vol aérostatique qui, en 1783, semble soudainement ouvrir le ciel à la conquête de l'homme. L'enthousiasme suscité par cette découverte, nourri par la presse, les arts et les grandes expérimentations publiques, n'a pas manqué de pénétrer la fiction qui, très vite, fait du voyage en ballon un thème de prédilection. Il semblait enfin approprié de conclure ce parcours en dégagant les principaux attributs à partir desquels se construit la figure du savant dans le roman, et en mettant en lumière ce qu'elle véhicule comme espoirs, comme craintes et comme ambivalences.

De ces interactions multiples et nourries entre l'imaginaire romanesque et le discours scientifique naissent des rapports de force, mais également des points de rencontre qui font de cette période un moment important de l'histoire du genre et de celle des pratiques du savoir. Dans ses intrigues, ses préfaces, ses gravures, ses marges et ses notes, le roman du tournant des Lumières aménage à la science un espace privilégié où se manifestent à la fois les espoirs investis dans le travail du savant

et les incertitudes qu'il inspire. À travers la glorieuse image du progrès, le spectacle éclatant de l'homme dans les cieux et l'incroyable univers qui se révèle sous la lentille du microscope, à travers le visage sombre du charlatan et le tableau inquiétant des machines modernes et des mécaniques déshumanisantes, se profilent des matières qui alimenteront longtemps l'univers du roman. Retracer les enjeux qui conditionnent ces interactions et montrer de quelle façon leur analyse peut éclairer l'histoire littéraire et intellectuelle du tournant des Lumières forment le double objet de cet ouvrage.